
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le 29 mai 1999, la journée de printemps d'atlas intitulée « Il était une fois : traduire le conte » a eu lieu dans l'hôtel particulier et les jardins de l'Institut culturel italien à Paris. Le matin, des ateliers de traduction étaient animés par Pierre Deshusses (allemand), Joël Gayraud (italien), Liliane Hasson (espagnol de Cuba) et Lise Gruel-Apert (russe). L'après-midi, en séance plénière, Henriette Michaud, avec la participation du conteur Jean Porcherot, expliquait le passage « Du conte oral au conte écrit », Lise Gruel-Apert se penchait sur « Le conte populaire russe » et une table ronde, animée par Marie-Claire Pasquier, sur le thème « Traduire, adapter, publier les contes et légendes », regroupait Claire d'Aurélie, conteuse, Fabienne Fillaudeau, directrice de la collection « Domaine merveilleux » chez José Corti, Nathalie Haye, éditeur à l'École des loisirs, Elisabeth Motsch, traductrice et écrivain, Françoise du Sorbier, traductrice, spécialiste de la littérature populaire anglaise du XVIII^e siècle, Rose-Marie Vassallo, écrivain, traductrice de contes et de livres pour enfants.

Liliane Hasson

Atelier cubain

Ethnologue, nouvelliste, essayiste, Lydia Cabrera (La Havane 1900 - Miami 1991) est l'auteur d'une œuvre monumentale sur l'univers afro-cubain, où érudition et poésie sont étroitement mêlées. Son chef-d'œuvre, *El monte* (La Havane, 1954), reste l'ouvrage de référence en la matière. Mais cette anthropologue est aussi un grand écrivain, une *anthropoète*, selon l'heureuse expression de Guillermo Cabrera Infante.

Dans les années 1920, elle se rend à Paris où elle vivra jusqu'à la guerre. Elle étudie à l'École du Louvre et à la Sorbonne. Sa vocation se précise sous l'influence de Pierre Verger, de Roger Bastide et d'Alfred Métraux. Elle se souvient alors que son enfance patricienne fut bercée par les récits d'anciennes esclaves, dont certaines, les plus âgées, étaient nées en Afrique, et qui contribuèrent à sa formation en marge de la solide culture « occidentale » dispensée par son père, lui-même écrivain. À Paris, c'est l'époque où « l'Art nègre » fait fureur. Elle côtoie Léopold Sedar Senghor et Aimé Césaire, traduit leurs poèmes. *Le retour au pays natal* sera publié en espagnol à La Havane en 1942, illustré par Wilfredo Lam.

Son premier livre, les *Contes nègres de Cuba*, paraît d'abord en français dans une belle traduction de Francis de Miomandre (Gallimard, 1936). En 1940, les *Cuentos negros de Cuba* paraissent à La Havane. Un autre recueil suivra, que Miomandre traduira aussi : *Pourquoi... Nouveaux contes nègres de Cuba* (Gallimard, La Croix du Sud, 1954).

Après la Révolution, contrainte à l'exil, elle s'installe à Miami avec sa compagne, la paléontologue María Teresa de Rojas. Deux nouveaux livres paraissent, encore inédits en français : *Ayapá, cuentos de Jicotéa* (*Ayapá, contes de la tortue*), en 1971, et *Cuentos para adultos, niños y retrasados mentales* (*Contes pour adultes, enfants et débiles mentaux*), en 1983.

Cette « sœur tropicale des Grimm » est l'auteur de contes philosophiques qui reflètent la sagesse populaire et l'humour des « vieux Nègres ». Contes nègres de Cuba ? Certes, mais pas seulement. Ils expriment les illusions perdues, la nostalgie d'un passé nullement idéalisé, la satire, qui vise aussi bien des esclavagistes cubains d'antan, des Nègres paresseux et machistes ou des Américains qui, en « gagnant leur vie la perdent ». De charitables ogresses voisinent avec des Nègres lubriques. L'auteur s'implique dans une œuvre qui se distancie du folklore afro-cubain et procède d'une vaste culture littéraire ainsi que de l'expérience personnelle. La morale en est épicurienne. Le délire verbal, l'invention métaphorique sont éblouissants. Ses personnages sont issus d'un étrange métissage où voisinent l'Afrique, les Caraïbes, le Moyen-Âge européen, les *Mille et une nuits*... Nous sommes loin de la simple transcription d'une tradition orale, comme on l'a cru parfois : il s'agit d'une authentique création littéraire, ce que Lydia Cabrera ne niait pas.

J'ai choisi le conte « Se va por el río », du recueil *Cuentos para adultos, niños y retrasados mentales*, car il contient peu de variantes dialectales et de références à une réalité spécifique à Cuba. L'héroïne n'est pas sans rappeler Cendrillon, mais le thème est « africanisé » : ici la méchante n'est pas une marâtre mais une co-épouse, favorite d'un roi polygame.

J'apprécie beaucoup la diversité des participants, dont certains ignorent la langue espagnole. Leurs suggestions sont précieuses car non entachées d'interférences du texte original. Les débats sont souvent passionnés et j'avoue, sans fausse modestie, que la traduction élaborée en commun marque un progrès par rapport à celle que j'avais soigneusement préparée. Les critiques ne manquent pas, souvent assorties de contre-propositions pertinentes. Les discussions les plus fructueuses portent principalement sur le niveau de langue. Dans « Se va por el río », le registre est fluctuant, tantôt très littéraire (mais pas archaïsant), tantôt apparenté à la langue orale, telle que la transcrivent les récits populaires : successions d'adjectifs ou de verbes reliés par la conjonction *y*, naïveté de certains dialogues, de certains commentaires de la narratrice : un style très élaboré qui se prête au récit oral. Le dosage est délicat. Un exemple : plusieurs participants sont réticents à traduire *la infeliz* par « l'infortunée », jugé trop soutenu, alors que nous avons déjà épuisé « la pauvre », « la malheureuse », récurrents dans le texte. Cette fois-ci, j'ai tenu bon...

Dans certains cas, il n'y a guère de solution directe en vue. Ainsi *esportillada* (ébréchée), cubanisme inconnu des dictionnaires pour *desportillada*, n'était pas transposable. Qu'à cela ne tienne, cela nous donne

le loisir d'introduire ailleurs une tournure peu académique : « Le roi (...), il ne s'en apercevait pas ». Les participants approuvent cette légère entorse au bon usage.

Nous gardons la traduction du titre pour la fin, comme il se doit. *Se va por el río* est des plus ambigus : sujet du verbe, il ou elle, la cuiller qui tombe à l'eau ou la femme qui la suit ? *Por* peut se traduire par « dans », « sur », « par », « le long de... ». Une majorité se dégage pour « Elle file dans la rivière », qui respecte en partie l'ambiguïté du titre original ; en outre, le verbe « filer » évoque à la fois la fuite et le fil de l'eau ; or, on trouve dans le récit *enfila la corriente*.

Le romancier espagnol Javier Marías nous rappelle opportunément cette évidence : depuis que le monde est monde, de tous ceux qui ont relaté quelque chose, « personne n'a rien fait d'autre que raconter et raconter encore, ou préparer et méditer son conte, ou l'agencer. » (*Negra espalda del tiempo*, 1998). On ne saurait mieux dire...